



Ici, ailleurs

Matthieu Simard

Dossier de presse

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
(418) 522-1209
www.editionsalto.com
info@editionsalto.com


alto

Quelques échos

« Il y a une extraordinaire et belle et tendre poésie. [...] Comme lecteur, on se pose beaucoup de questions, ça nous ramène à des choses essentielles, à l'amour essentiel. »

Patricia Powers, Radio-Canada

« En page titre, *Ici, ailleurs* est présenté comme un "roman sans musique". Peut-être, mais ce livre a un ton, une atmosphère et un propos qu'on n'oublie pas. Ça vaut bien le violoncelle qui, dans cette histoire, ne résonnera plus. »

Josée Boileau, *Journal de Montréal*

« À l'heure où les chantres de la psycho-pop se gargarisent du mot "résilience", l'écrivain à succès rappelle avec cette ensorcelante fable sur la mémoire qu'il y a des chagrins qu'on ne traverse pas vivant. »

Dominic Tardif, *Le Devoir*

« Un (trop!) court roman, sombre certes, mais d'une rare beauté. »

Julie Roy, *Coup de pouce*

« C'est beau. L'écriture est poétique à en rendre jaloux! »

Claudia Larochelle, *Téléjournal*

«Magnifiquement senti, réfléchi et écrit.»

Mario Cloutier, *La Presse +*

« Simard se fait ici plus tragique, plus poétique aussi, dans cette histoire dont on ne sort évidemment pas indemne en raison de son sujet.

Une rupture de style étonnante qui fait mouche. »

Normand Provencher, *Le Soleil*

« *Ici, ailleurs* laisse filtrer, pour qui sait écouter, une poésie feutrée aux cicatrices décolorées, tracées par des aiguilles plantées dans la chair. »

Ariane Gélinas, *Les libraires*

« Un roman qui nous ouvre à l'empathie. [...] Un roman qui nous avale. »

Émilie Perreault, *Puisqu'il faut se lever*

« Ce qui est fabuleux dans le livre de Matthieu Simard, c'est sa composition, le va-et-vient entre le réalisme et l'imaginaire, sans compter toutes les questions que ce roman soulève. »

Marie-Anne Poggi, *Les Irrésistibles*

« C'est un livre très bouleversant, que je vous recommande et qui se lit en un claquement de doigts. »

Catherine Pogonat, *L'effet Pogonat*

« Matthieu Simard livre un roman touchant, surprenant et poétique sur les affres de l'absence. »

Les libraires

« *Ici, ailleurs* est, à mon avis, une oeuvre de maturité, une histoire dont la trame a obligé Matthieu Simard à choisir et peser tous les mots, toutes les images de son discours littéraire afin qu'ils communiquent les faits, mais aussi l'état d'esprit de chacun des personnages. »

Jean-François Crépeau, *Le Canada français*

« Tout cela, bien sûr, en appréciant la qualité d'écriture et la capacité de Simard de nous laisser à fleur de peau, déboussolés et profondément troublés.

Un roman à découvrir et à laisser décanter par la suite. »

La Fabrique culturelle

« Matthieu Simard a abordé avec sa plume originale et sensible la difficile question du deuil parental dans un roman court, mais bouleversant. »

Marie-France Bornais, *Journal de Québec*



Matthieu Simard est l'auteur de six romans, dont *La tendresse attendra* (Stanké, 2011) et *Llouis qui tombe tout seul* (Stanké, 2006), qui lui a valu une nomination au Grand Prix littéraire Archambault. Le premier tome de sa série pour adolescents *Pavel* (La courte échelle, 2008-2009) a été finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général en 2009. Plus récemment, il a scénarisé le film adapté de son livre à succès *Ça sent la coupe* (Stanké, 2008), porté au cinéma par Patrice Sauvé. Il vit à Montréal.

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

Matthieu Simard: fuir la ville et le passé

L'auteur de «Ça sent la coupe» risque la réinvention dans «Ici, ailleurs»

30 septembre 2017 | Dominic Tardif - Collaborateur | Livres



Photo: Pedro Ruiz Le Devoir
L'auteur Matthieu Simard

Scénario classique : un couple quitte le tumulte de la ville, habité par l'espoir d'enfin goûter à la campagne à une forme de sérénité que seul l'éloignement permet. Il découvrira rapidement que l'apparente quiétude rurale camoufle ce genre de petits secrets, et autres tabous, fleurissant généreusement dans l'humus fertile de l'exiguïté.

« Nous construisons sur le terrain un abri invisible, anti-nucléaire, anti-gravité, ensemble dans un cocon de béton armé jusqu'aux dents. [...] Nous ne savons pas trop comment nous y prendre, ni pour faire un feu dans la cour ni pour commencer à être heureux », explique Marie, une des deux narrateurs d'*Ici, ailleurs*, premier livre de Matthieu Simard à paraître à l'enseigne de la maison Alto.

Avec son *chum* Simon, la citadine trimballe une mélancolique langueur, dont nous ne connaissons pas d'emblée les raisons, jusque dans une maison abandonnée, sise dans un de ces villages fantômes où tout le monde connaît trop tout le monde, et où Lyne, la serveuse du seul bar des environs, vous servira de la grosse 50, que vous en vouliez ou non.

Évidence dès les premières pages : l'écrivain à succès, ayant beaucoup ausculté la quête amoureuse du jeune homme urbain (le roman de 2005 *Ça sent la coupe*, récemment porté au grand écran par Patrice Sauvé), se risque à une écriture du lent ensorcellement, en accumulant d'entrée de jeu des scènes d'une étrangeté revendiquée, pleine de métaphores qui ne révéleront leur sens que plus tard.

Entre un épicier sur le point d'abandonner son commerce, une ancienne serveuse sexy moins accueillante que ses rabais ne permettent de le croire et des voisins souriant en permanence comme sur une photo Sears, Marie et Simon apparaissent comme les seuls membres de cette communauté osant encore croire que demain est un ailleurs digne d'être habité.

Ne plus souffrir

C'est bien connu : on ne fuit jamais autant un lieu qu'un passé. Mais la douleur du deuil est une opiniâtre poursuivante, surtout lorsqu'il s'agit de faire la paix avec la mort d'un enfant. En insufflant des éléments de merveilleux à sa chronique d'une tragédie intime, Matthieu Simard donne des allures de fable à ce roman qui tente de toutes ses forces de croire à la possibilité d'un nouveau départ, sans jamais tout à fait parvenir à s'en convaincre.

Peut-on se remettre de toutes les épreuves ? Le garagiste Fisher, lui, pense que non. « *Le monde c'est comme des shocks... Des amortisseurs... Tu peux les écraser mille fois, ils vont absorber le coup, mais à m'ment donné, y cassent. Pis quand y cassent, ça se répare pas* », suggère-t-il à Marie, dans un passage encapsulant le rapport du roman entier avec la notion d'espoir.

Avec un certain courage, Matthieu Simard abandonne plusieurs de ses outils de prédilection (dont l'humour) pour se soumettre à l'exercice périlleux d'une réelle métamorphose. Il en émerge en envoûtant créateur d'atmosphères anxiogènes, capable de suggérer une émotion sans l'imposer, malgré cette chute d'une violence tranchant inutilement avec la tendresse de son écriture.

Les personnages de ses précédents livres se sont souvent obstinés à ne pas laisser le passage du temps les changer. Les êtres à la dérive d'*Ici, ailleurs*, eux, ont beaucoup en commun avec la bourgade au coeur de laquelle ils espéraient tout oublier : ils ne rêvent de rien d'autre que d'une mémoire ne s'enracinant pas que dans la souffrance.

« Les petits villages, nous l'apprendrons vite, sont plus étouffants que la ville. Nous venions ici chercher la paix, celle que nous croyions mériter, celle des grands espaces et de l'herbe haute et du silence et de l'absence de gens. Nous nous sommes sauvés de la foule pour enterrer nos petites peines et cultiver nos grands espoirs dans la tranquillité rurale, mais nous avons oublié que c'est dans le désert que les bombes font le plus de bruit. »

Extrait de «Ici, ailleurs»

Ici, ailleurs

★★★

Matthieu Simard, *Alto*, Québec, 2017, 128 pages

Le livre de la semaine: Ici, ailleurs



PATRICIA CLOUTIER
Le Soleil



NORMAND PROVENCHER
Le Soleil



Matthieu Simard, Ici, ailleurs, Alto



L'histoire: Après avoir perdu sa fillette de trois ans, un couple cherche à guérir ses blessures et retrouver l'espoir en s'installant à la campagne, près d'un petit village. La rencontre de plusieurs personnages énigmatiques jettera un autre éclairage sur son deuil.

L'auteur: Ayant étudié en droit et en journalisme, Matthieu Simard est un chroniqueur, blogueur, scénariste et auteur de Montréal. Il a écrit six romans, dont *La tendresse attendra* (2011) et *Louis qui tombe tout seul* (2006). Il a bifurqué vers la littérature pour adolescents avec la série Pavel et a écrit le scénario du film tiré de son livre à succès *Ça sent la coupe*, de 2008.

.....

VOYAGE AU BOUT DU DEUIL

CRITIQUE / Le deuil d'un enfant est de loin la plus terrible épreuve à subir pour un parent. C'est dans les lointaines contrées d'une guérison si difficile à obtenir, si la chose est possible, «dans un village à l'agonie couvert de cicatrices écarlates», que Matthieu Simard entraîne le lecteur pour son sixième roman.

Loin de l'humour léger de ses deux ouvrages précédents, *Ça sent la coupe* (porté au grand écran avec Louis-José Houde) et *Échecs amoureux et autres niaiseries*, Simard se fait ici plus tragique, plus poétique aussi, dans cette histoire dont on ne sort évidemment pas indemne en raison de son sujet. Une rupture de style étonnante qui fait mouche.

Les deux personnages, Marie et Simon, croient trouver dans la fuite un apaisement à leur mal intérieur. Peine perdue. «Le village est tellement petit que j'ai peur de ne pas me perdre», se désespère Marie.

Puisque «chaque village a ses histoires, ses accidents, ses disparitions», ce bled jamais nommé a aussi ses fantômes. Les quelques habitants croisés apportent une touche étrange au récit, que ce soit ce garagiste entreprenant, cet épicier à la veille de vendre son commerce, cette ancienne serveuse sexy ou ce couple qui n'en finit plus de répandre son insupportable joie de vivre familiale auprès du couple endeuillé. «Ils sont les enfants que nous n'avons pas et nous détestons leurs parents d'être ce que nous ne sommes pas.» Brut et touchant.

La prose de Simard, efficace dans sa façon de décrire le quotidien, se décline entre langueur et rédemption, avec une légère touche d'humour pour éviter que l'exercice devienne trop lourd. Seul bémol, quelques métaphores qui laissent songeur, comme cette histoire d'antenne qui a un drôle d'impact chez les villageois.

De ce voyage au bout du deuil, on retiendra aussi cette touchante analogie mécanique : «Le monde, c'est comme des shocks... Des amortisseurs... Tu peux les écraser mille fois, ils vont absorber le coup, mais à un m'ment donné, y cassent. Pis quand y cassent, ça se répare pas.» **Normand Provencher, Le Soleil** ***1/2

.....

BLESSURES (TROP) PROFONDES

CRITIQUE / Dans *Ici, ailleurs*, il n'y a pas d'eau de rose. Juste la froide vérité d'un couple qui quitte la ville pour un village et qui tente, désespérément, de recoller les morceaux.

Marie et Simon, un couple dans la trentaine, déménagent dans un bled perdu pour fuir leur deuil. Ils croient qu'en s'enfermant dans la maison d'un vieux, qu'ils ont obtenue pour une bouchée de pain, ils vont retrouver le bonheur d'être ensemble et repartir sur des bases solides.

C'était sans compter leurs voisins, qui sont très peu nombreux, mais qui entrent quand même chacun leur tour dans leur vie, de façon insidieuse.

Je m'attendais à un roman drôle, ou, à tout le moins, avec une pointe d'humour grinçant. Mais Matthieu Simard a plutôt choisi cette fois-ci de plonger dans le drame. Pur et dur.

L'écriture d' *Ici, ailleurs* est si fine et réaliste qu'on s'imagine facilement le silence du terrain de jeux vide du village ou l'ambiance du bar miteux. Les personnages principaux ont les émotions à fleur de peau et semblent constamment marcher sur le bord du gouffre, ce qui tient le lecteur sur le bout de sa chaise. Des rebondissements inattendus sont efficacement déployés au fil des pages.

Marie et Simon jouent tour à tour le rôle du narrateur, ce qui donne du rythme à ce roman de 126 pages, qui se lit en quelques bouchées seulement. C'est sans contredit un roman coup-de-poing, qui nous plonge dans nos propres expériences de deuil ou de difficultés amoureuses. Les non-dits, les phrases banales que l'on dit pour rassurer l'autre, l'illusion qu'on peut effacer le passé et refaire sa vie: tout y est.

Sauf que la fin m'a déçue et m'empêche de donner une excellente note au livre. Elle laisse trop place à l'interprétation et trace difficilement la ligne entre le rêve et la réalité. Seuls les lecteurs qui aiment se poser mille et une questions sur la façon dont l'auteur a voulu terminer son récit seront servis. **Patricia Cloutier,**
Le Soleil ***1/2

DIVERTISSEMENT 18/09/2017 18:00 EDT | Actualisé 19/09/2017 06:44 EDT

« Ici, ailleurs » : le retour attendu de Matthieu Simard à la littérature

Un nouveau roman publié six ans après *La tendresse attendra*.



Par Samuel Larochelle



IDRA LABRIE

Effrités par l'amour et par le temps, Marie et Simon déménagent dans un village en décrépitude, espérant raviver la flamme et accueillir un troisième membre dans leur clan. Cependant, leurs efforts pour se retrouver sont aussi sincères que leurs mensonges sont fréquents, et ils sont vite confrontés aux effets pas tout à fait surnaturels du village sur les habitants : Alice la sourde-muette, Fisher le garagiste taponneux, Madeleine la serveuse cheap et la famille Lavoie, une ode à la perfection forcée.

Peu à peu, le drame qu'ils croyaient avoir laissé derrière eux finira par raisonner entre les murs de leur nouvelle maison trop grande et les obligera à se révéler, à eux-mêmes et aux autres. Cette histoire, à la fois grave et lumineuse, universelle et unique, étrange, mais profondément humaine, a été imaginée par Matthieu Simard, qui publie un nouveau roman, six ans après *La tendresse attendra*.

Après ces années consacrées à la scénarisation du film *Ça sent la coupe*, qu'as-tu ressenti en revenant à l'écriture d'un roman?

Ça a été un réel plaisir! J'ai eu l'idée de base d' *Ici, ailleurs* pendant que j'écrivais *La tendresse attendra* et j'ai passé des années à vouloir l'écrire. J'avais très hâte d'entrer dans ce roman et d'avoir six mois pour travailler juste là-dessus. J'ai aimé scénariser et c'est quelque chose que je vais refaire, mais quand je suis retourné devant mon ordinateur pour écrire le roman, ça m'a fait du bien!

Tu écris souvent à partir des peurs qui t'habitent. Est-ce que cette histoire est née de l'une d'elles?

Je voulais d'abord faire quelque chose qui se passait dans un village qui meurt, et dont les problèmes ressortent, à mesure que l'endroit se vide. J'avais aussi envie de faire quelque chose sur la perte d'un être cher. Ça fait partie de mes peurs réelles. Au cours des dernières années, j'ai accompagné mon père dans la maladie et je l'ai perdu. Ça a été très marquant pour moi. Ça teinte l'esprit de l'histoire et de mon écriture. Il y a un poids plus sérieux, plus grave. C'est un roman très dur, mais en même temps, je voulais illustrer la quête d'un espoir.

Avant les événements tragiques, dirais-tu que Simon et Marie forment un couple comme les autres?

Oui, ce sont des gens ordinaires à la base. C'est un couple qui s'aime beaucoup et qui mène une vie trépidante. Et quand le drame survient, ils auraient dû se séparer, mais comme ils ne le font pas, ils sont obligés de passer au travers, même s'ils ne sont pas heureux ensemble. Ils ne peuvent pas se laisser pour une niaiserie, après avoir passé à travers ça. Je voulais explorer le chemin qu'ils font au village et aller au bout de leur histoire.

Quel climat voulais-tu installer dans ce petit village?

Un univers un peu mystérieux, sans que ce soit du gros fantastique. J'ai l'impression que dans un village qui se vide, les gens qui restent sont probablement ceux qui ont le plus d'histoires à raconter. Je voulais créer des personnages attachants dans leur étrangeté, tout croches, parfois violents et pas fins, mais attendrissants dans leurs défauts. J'aimais le choc entre les citadins qui fuient leurs problèmes et l'endroit où ils arrivent qui a les siens.

Que voulais-tu générer en faisant de Marie et de Simon des narrateurs qui se succèdent d'un passage à l'autre?

J'avais envie de suivre l'histoire des deux points de vue et montrer que même s'ils sont ensemble, chacun a sa propre ligne, sa propre vie au village, ses propres rencontres et sa façon de gérer ce qui leur arrive. Je trouvais ça l'un d'aller chercher le dernier moment d'une scène et de switcher à l'autre narrateur. Ça me permettait de montrer ce que l'un sait et que l'autre ignore, alors que les lecteurs savent tout et les observent interagir.

On a accès à leurs pensées et à certaines prédictions fatalistes. Se sentent-ils condamnés dès leur arrivée?

C'est en eux. Au début, quand on annonce qu'ils vont mourir à la fin de l'été, j'ai écrit qu'ils ne le savent pas encore, mais peut-être qu'au fond, ils le savent, mais qu'ils cherchent juste l'endroit et le moment. Avec la double narration, on découvre que chacun le sait au fond de lui, mais comme l'autre a l'air de vouloir y croire encore, ils n'ont pas le choix de ne pas en parler. Ils avancent en parallèle, tout en étant très similaires. Ils vivent leur drame dans le même mensonge. Mais au fond d'eux, ils savent qu'ils ne s'en sortiront pas.

As-tu l'impression de toucher à un nouveau genre littéraire?

J'essaie de garder ma voix, tout en continuant de changer. Ce serait facile de garder la même recette, parce que ça fonctionne et parce que j'ai un lectorat super fidèle. Mais ce ne serait pas challengeant de suivre des recettes que j'ai faites dans le passé, surtout six ans plus tard. Je n'avais pas la volonté de réinventer un genre, mais j'avais besoin de me réinventer moi-même et de me remettre en question. C'est pour ça que j'ai fait un film. Ça m'a appris bien des choses sur la structure narrative. Et je n'aurais pas pu écrire *Ici, ailleurs* aussi bien si je ne l'avais pas fait avant.

Est-ce aussi pour cette raison que tu as changé d'éditeur en passant de Stanké à Alto?

J'adore l'équipe de Stanké, mais j'avais besoin de travailler avec quelqu'un qui ne me connaissait pas bien, qui me posait beaucoup de questions et qui me disait ce qu'il n'aimait pas pour continuer de m'améliorer. Comme je suis de nature très fidèle, c'était difficile à annoncer aux gens chez Stanké. J'avais l'impression de tromper quelqu'un. Mais pour ce projet-là, j'avais besoin d'autre chose.

*Le roman sera en librairies dès le 19 septembre.

Tenter de surmonter un deuil



MARIE-FRANCE BORNAÏS

Samedi, 27 janvier 2018 01:00

MISE à JOUR Samedi, 27 janvier 2018 01:00

Après avoir signé *Ça sent la coupe* et *La tendresse attendra*, l'écrivain et scénariste montréalais Matthieu Simard a abordé avec sa plume originale et sensible la difficile question du deuil parental dans un roman court, mais bouleversant, *Ici, ailleurs*.

Éprouvés par le décès de leur fille, Marie et Simon décident de quitter la ville pour s'installer à la campagne, loin de leurs souvenirs. Ils s'installent sans énergie dans « la maison du vieux ». Difficilement, ils entrent en contact avec les gens de la place et découvrent les secrets des uns et des autres.

Dans ce village perdu, déserté de la majorité de ses habitants, ils font la connaissance de Fisher, l'homme à tout faire qui ne fait pas grand-chose, d'une serveuse à la beauté un peu fanée et de voisins envahissants.

Autre voie de sortie

Le couple tente de refaire sa vie, sans succès. Entre eux, il y a quelque chose de cassé, d'irréparable. Ils sont encore amoureux, malgré leur douleur, mais le choc est difficile à encaisser. Ils trouveront une autre voie de sortie.

Matthieu Simard, après avoir scénarisé *Ça sent la coupe*, porté à l'écran par Patrick Sauvé, avait envie de travailler un thème dramatico-tragique. « Je travaille beaucoup à partir de mes peurs : j'essaie de les faire vivre à quelqu'un dans un roman – ça me libère un peu, explique Matthieu Simard, en entrevue. Ça les exorcise. Depuis la naissance de mes enfants, c'est terrible comment la projection de les perdre me fait mal, au quotidien. J'avais besoin d'adoucir cette peur qui est vraiment présente chez moi. [...] Comme auteur, j'extrapole sur des extrêmes. »

Le couple de Marie et de Simon ne se remet pas du deuil – une situation bien plausible. « Oui, on parle beaucoup de résilience, et c'est vrai que c'est important d'être résilient et d'essayer de se relever. Mais il y a des choses dont on ne peut pas se relever, je pense, dépendant qui et dépendant de quelles circonstances. »

« Je ne dis pas que, pour tout le monde, la solution est de ne pas réussir – au contraire. Mais dans le cas de ces personnages-là, dans l'univers dans lequel ils sont, avec ce qu'ils ont vécu et comment ils vivent chacun séparément, mystérieusement, l'issue la plus pleine d'espoir pour eux était celle-là. »

Village qui se vide

Matthieu Simard n'a pas pensé à une région en particulier pour camper son histoire, mais souhaitait plutôt que les lecteurs puissent se projeter facilement dans un village qui pourrait bien être dans n'importe quel coin du Québec. Par contre, la description qu'il fait d'un village qui est en train de se vider de ses habitants est tout à fait réaliste.

« Ceux qui restent sont ceux qui sont les plus attachés à leur village. Ceux pour qui c'est important que ça reste ce que c'était. Si tu es le dernier qui reste dans un village qui est en train de se vider, c'est parce que tu as bien des secrets à toi que tu veux garder là, ou bien tu es terriblement attaché émotivement à ton village. Alors, des nouveaux qui débarquent dans un village qui est en train de se vider, ça doit être assez irritant pour ceux qui viennent de la place. »

L'écrivain note que ses personnages voulaient changer complètement de milieu, en déménageant à la campagne, « en espérant que ça change leur vie ». Mais... le constat d'échec arrive assez vite. « Quand tu te sauves de tes problèmes, il y a de grosses chances que tu atterrisses dans les problèmes des autres – c'est pas mieux. »

La peine qui ne guérira pas

JOSÉE BOILEAU

Samedi, 7 octobre 2017 17:37

MISE à JOUR Samedi, 7 octobre 2017 17:37

Un couple part refaire sa vie dans un village qui se meurt. De ce contraste naît un conte tout en finesse. Que de douleurs sous les apparences, et comme Matthieu Simard nous les dévoile avec douceur.

Matthieu Simard a à son actif des romans remarquables, dont l'un a conduit à un film charmant, *Ça sent la coupe*, sorti en début d'année. Mais son dernier titre remonte à 2011, on attendait donc la suite.

Ce laps de temps a été l'occasion pour l'auteur de se renouveler, au point même de changer de maison d'édition. Avec *Ici, ailleurs*, il aborde de front un sujet sombre : le deuil d'une famille.

Moments d'espoir

Dès la 15^e page, nous sommes avisés : ça finira mal. « À ce moment-là, nous ne savons pas encore que nous deviendrons le couple du “meurtre suivi d'un suicide” [...]. Fisher dira qu'il ne l'avait pas vu venir, les

Lavoie diront que nous étions pourtant du “ben bon monde”, Alice ne dira rien [...]. »

Mais d'ici là, il y aura tout un roman à s'écouler, rempli d'occasions pour Marie et Simon de s'accrocher à des moments d'espoir. Même nous, on finit par y croire. Peut-être arriveront-ils à passer par-dessus le malheur qui les a touchés ?

Ne sont-ils pas même un espoir de renouveau pour le village où ils se sont installés ?

Un violoncelle qui ne résonne plus

Mais si le village s'est vidé, c'est aussi parce que le malheur y a frappé. D'ailleurs, ceux qui restent sont-ils vraiment vivants ?

Le village, tout à son engourdissement, n'a en fait rien à faire de ces nouveaux venus : « On aime pas ben ben ça, le nouveau monde », leur lance Madeleine. Pas question non plus d'ajouter d'autres drames à ceux déjà accumulés : « On a assez de trouble de même avec nos affaires », met en garde Fisher, le garagiste. Et ce village, que le jeune couple voyait comme un refuge, deviendra en fait sa prison.

Ce récit, on le suit par les voix alternées de Marie et de Simon, qui ont chacun leur manière de voir et un lot de mensonges en poche pour préserver l'autre. À nous de faire la somme, qui nous donnera peu à peu la pleine mesure de l'épreuve qu'ils traversent.

Matthieu Simard nous raconte tout cela avec délicatesse, y mêlant même de jolis moments d'humour. Mais les pages les plus réussies sont celles qui font état de la peine d'un père, extrêmement bien relatée.

En page titre, *Ici, ailleurs* est présenté comme un « roman sans musique ». Peut-être, mais ce livre a un ton, une atmosphère et un propos qu'on n'oublie pas. Ça vaut bien le violoncelle qui, dans cette histoire, ne résonnera plus.



SE DONNER UNE CHANCE MALGRÉ TOUT

JEAN-SÉBASTIEN DORÉ ([HTTP://IMPACTCAMPUS.CA/AUTHOR/JS-DORE/](http://impactcampus.ca/author/js-dore/)) x 26 SEPTEMBRE 2017

[ARTS & CULTURE \(HTTP://IMPACTCAMPUS.CA/CATEGORIE/ARTS-ET-CULTURE/\)](http://impactcampus.ca/categorie/arts-et-culture/)

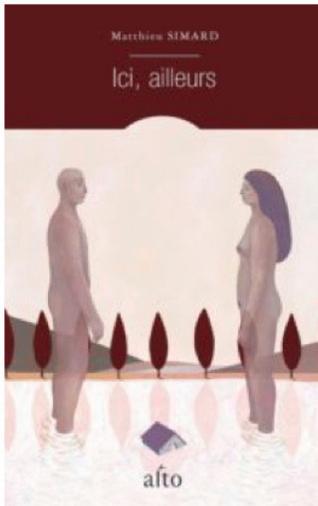
[CRITIQUES \(HTTP://IMPACTCAMPUS.CA/CATEGORIE/ARTS-ET-CULTURE/CRITIQUES/\)](http://impactcampus.ca/categorie/arts-et-culture/critiques/)

[0 COMMENTAIRE \(HTTP://IMPACTCAMPUS.CA/ARTS-ET-CULTURE/SE-DONNER-UNE-CHANCE-MALGRE-TOUT/#RESPOND\)](http://impactcampus.ca/arts-et-culture/se-donner-une-chance-malgre-tout/#respond)

Six ans après la parution de *La tendresse attendra*, l'auteur et scénariste Matthieu Simard est de retour en librairie avec *Ici, ailleurs* publié aux Éditions Alto. Celui qui nous a habitué à une plume narquoise et légère, portée sur l'observation des travers du quotidien, nous revient avec un court roman tout en nuances, dans lequel l'absence et le silence prennent néanmoins beaucoup de place.

Sous-titré *Roman sans musique*, le récit débute avec ce violoncelle déposé au sol d'une maison centenaire, en plein coeur d'un village en exil extérieur depuis plusieurs années, faute d'emploi. Déposé parmi les restants d'une ancienne vie mise en boîte et étiquetée avec soin, celle de Marie et Simon, en couple depuis « neuf ans presque dix » et cherchant à renaître.

Nouveaux propriétaires de ce que les villageois du coin appellent « la maison du vieux », les amoureux incertains y cherchent le calme afin de raviver la flamme et, si possible, fonder une famille. Bravant la désertion ambiante, ils font la connaissance du garagiste Fisher, d'Alice, la sourde et muette, et des Lavoie, les *autres* nouveaux, au premier abord le couple parfait aux enfants pareillement parfaits.



L'hostilité de certains habitants à leur endroit, les parcs inoccupés et l'insistance proprement insupportable des Lavoie poussent Marie et Simon à une réclusion ponctuée de courtes ballades et autres visites incourtoises. L'accident du petit Patrick Lavoie, prétexte à la visite d'un hôpital montréalais par le couple, sert de clé de voûte au reste de l'histoire. Les mystères du village s'éclaircissent au fil des confidences, alors que le sentiment d'absence revient à demeure chez Marie et Simon.

Et le souvenir de Marie berçant sa fille malade au son du violoncelle, trois ans plus tôt.

UN TRIOMPHE DE DÉLICATESSE

Matthieu Simard signe ici un roman très court, à la trame narrative dépouillée, mais riche, où il démontre une parfaite maîtrise de ton. L'alternance entre les deux différents narrateurs, Marie et Simon, nous expose le couple dans toute sa complexité, avec sa gamme de mensonges admis et de ferveurs refoulées. C'est leurs quêtes individuelles qui nous aide à comprendre le mal commun qui les ronge.

Le lecteur retrouve toutefois l'humour caractéristique de l'auteur dans les conversations du couple ou dans leurs moments de malaise auprès des Lavoie.

Un recours à l'imaginaire brouille agréablement les cartes en cours de route, comme par exemple avec cette antenne qui s'attire la détestation comme la fascination des villageois ou ce salon de quilles de l'au-delà où Simon retrouve ses disparus. Comme le veut un motif récurrent du roman, souhaitons s'en souvenir pour un moment, pourquoi pas quarante ans.

AU-DELA DU RÉEL

CHRONIQUE
D'ARIANE GÉLINAS

SCAPHANDRES

L'étanchéité du scaphandre dissipe les bruits autour de lui. Cocon de silence, cet appareil de plongée en eaux profondes (ou dans l'espace) est une véritable armure. Est-il nécessaire de revêtir une cuirasse à ce point isolante pour être imperméable au monde ? N'a-t-on parfois pas l'impression, lorsqu'on s'adresse aux autres, de dire le désert ?

La collision entre l'incommunicabilité et la parole salutaire est centrale dans le roman *Ici, ailleurs*, de Matthieu Simard. Dans un village en perdition, les oiseaux ne chantent pas, et les radios sont cassées. Le violoncelle de Marie reste figé dans son étui depuis que la maladie a ravi prématurément sa fille. C'est pourtant dans ce village en ruine enclavé par la forêt que les citadins Simon et Marie tentent de retrouver l'écho de leur relation de jadis, de devenir parents une seconde fois. Simon croit qu'« en venant ici [Marie et lui] pour[ont se] réfugier dans un cocon d'arbres et brûler les draps de la chaleur de [leur] corps ». Le repaire escompté sera un « lit de feuilles mortes » bordé de bois métissés de magie et de métal. Car ce village dénué d'enfants sait faire resurgir le passé de manière fantastique, avec ses herbes hautes, ses tourniquets gangrenés par la rouille et « la forme d'un cœur gravé dans le ciment ».

L'imaginaire se niche sous la canopée et au creux de l'acier, notamment dans cette antenne qui a changé le destin de la communauté. Son contact enflamme la mémoire, fait jaillir images et souvenirs, sa vibration s'apparentant à « un hurlement lointain, une douleur soufflée ». Bientôt, la matière froide communique violemment avec Simon — en contraste au silence de sa relation conjugale. Dotée d'yeux de miroirs et de barbelés, Alice appartient à cette *dynamique du désert* en feignant d'être sourde et muette. La jeune femme devient la confidente idéalisée de Simon, qui désirait s'entretenir avec elle, « mais ça, c'était quand [il] pensai[t] qu'[elle ne l'] entendrai[t] pas ». *Ici, ailleurs* laisse filtrer, pour qui sait écouter, une poésie feutrée aux cicatrices décolorées, tracées par des aiguilles plantées dans la chair. Transformés par l'antenne, égrégore métallique qui robotise les sentiments, les blessés volontaires se languissent d'une autre part fantastique.

Les cicatrices s'inscrivent implacablement sur la peau dans *Une sorte de nitescence langoureuse*, de Sylvie Bérard. Celle-ci propose un ouvrage hybride, métafiction autofictive mettant en scène deux écrivaines de science-fiction. Familière avec le genre — elle a publié deux romans remarquables, *Terre des autres* et *La saga d'Ilyge* —, l'auteure s'amuse avec les conventions narratives et le récit autobiographique en croisant souvenirs, nouvelles, citations, fausses critiques littéraires... Les récits de Françoise Préfontaine (auteure peu connue, pour qui Bérard a poussé la mystification jusqu'à créer un blogue, *L'apocalypse des jours*) et de Louise-Anne Landreville (qui récolte les suffrages des médias) s'enchevêtrent dans une histoire savamment entortillée. Françoise suit de près la carrière encensée de Louise-Anne, qui a signé un livre intitulé *Une sorte de nitescence langoureuse*. La carrière de l'apprentie écrivaine va-t-elle à son tour prendre son envol ?

Porté par une narration éclatée, *Une sorte de nitescence langoureuse* est à l'image d'une performance décrite dans le roman : « un tableau vivant dont les pinceaux étaient les aiguilles et la toile, une femme bien réelle ». Qui est réellement le pinceau, le robot-pantin et les aiguilles dans cette « saga qui flirte avec l'incommunicabilité » ?

Le refuge se trouvera, comme dans *Ici, ailleurs*, au sein d'un horizon étranger, parmi les habitants d'une planète, qui ont appris à parler autrement : « Un jour, j'écrirai un roman de science-fiction où je décrirai une espèce venue d'ailleurs qui n'a pas accès au *je*. Ou qui y a accès, qui sait qu'il existe, mais pour qui il est tabou. » À moins que l'exploration doive se poursuivre auprès des monstres, internes ou externes, au cœur d'un monde en ruine, terre de sable dominée par les fantômes d'enfants. Telle Françoise Préfontaine, nous devenons, le temps d'une incursion dans un sentier forestier, « l'enfant qui joue et qui construit des radeaux de feuilles pour les fourmis afin de les aider à traverser le caniveau pour ensuite mieux les écraser avec son pouce une fois atteinte l'autre rive ».

Ouvrage polymorphe, à l'égal des monstres que Sylvie Bérard affectionne, *Une sorte de nitescence langoureuse* convie à s'interroger sur les temporalités, à nouer un dialogue avec l'altérité. Non sans finesse, l'écrivaine décline, dissèque le clivage établi entre ses deux protagonistes. Est-il possible, comme l'espèrent également les personnages d'*Ici, ailleurs*, de préserver « la capacité à continuer de rêver alors même que tout autour se dégingu[e] » ?

Isabelle Gaudet-Labine semble croire à cette éventualité dans *Nous rêvions de robots*, recueil scindé en trois sections : passé/présent/futur. Nous enfilons d'abord la combinaison de travail de l'agriculteur qui émonde la terre, arrache les racines pour labourer des potagers métalliques. Le silence irradie les champs d'antan : « De l'habitude de ne rien dire/fusait/une sorte de moi. » Ce « moi » évoluera au gré de la trame chronologique orchestrée par la poète, qui fait fondre les alliages de la mémoire en rêvant d'androïdes : « Rouille/joie des machines/En Solo/je pilotais les squelettes/aux poignées d'acier. »

Le présent s'engouffre ensuite, bande passante effrénée dont le vacarme cherche à communiquer les solitudes. Isabelle Gaudet-Labine peint de manière poignante l'espérance de l'autre dans la distance, le vide des horizons célestes : « dans l'espace révisé/de l'espèce/J'avance en répétant/les trous noirs sont gris. »

Le futur sera-t-il à l'image des « prières monochromes » d'*Ici, ailleurs* de Matthieu Simard ? Ou accueillera-t-il les monstres transhumains de Sylvie Bérard ? À l'instar de cette dernière, la poète rêve d'un langage clandestin. Ne devrait-on alors pas essayer d'apprendre le dialecte des oiseaux, de parler au « Fantôme/d'une enfance faune » ?

Isabelle Gaudet-Labine enseigne avec rigueur et beauté comment capter les ondes muettes qui émanent des antennes. Parmi les tempêtes de sable, il est parfois possible de s'orienter à l'aide des instruments de son scaphandre. De traverser le désert jusqu'au spectre d'une oasis.

Ne reste plus qu'à lisser ses plumes froissées et à grimper au sommet d'un pylône pour devenir « fée/dans la forêt des machines ». ◊



Auteure (roman, nouvelle),
directrice littéraire du *Sabot*
et coéditrice de la revue *Brins
d'éternité*, Ariane Gélinas est
passionnée pour les littératures
de l'imaginaire.



ICI, AILLEURS
Matthieu Simard
Alto
128 p. | 20,95\$ ◊



**UNE SORTE DE
NITESCENCE LANGOUREUSE**
Sylvie Bérard
Alire
172 p. | 22,95\$ ◊



NOUS RÊVIONS DE ROBOTS
Isabelle Gaudet-Labine
La Peuplade
108 p. | 19,95\$ ◊

